

et G. Rosada dans leur étude du bassin de Tyana en Cappadoce, mais aussi par P. L. Dall’Aglia, C. Franceschelli, O. Nesci, L. Pellegrini et D. Savelli dans leur étude du réseau hydraulique de la ville d’Ostra. Là où les données archéologiques étaient difficiles à exploiter, l’examen géomorphologique de la région a permis de comprendre les choix opérés pour l’approvisionnement en eau de la ville ainsi que pour l’évacuation des eaux usées. Mais surtout, cette étude prouve également la très bonne connaissance de leur environnement qu’avaient les Romains. En dépit de ses quelques faiblesses, ce genre d’initiative, en multipliant les points de vue et les cas d’étude, nous offre donc un aperçu bienvenu de l’état des connaissances et des recherches en cours sur l’*aqua publica* dans le monde romain. Hélène GLOGOWSKI

Dylan Kelby ROGERS, *Water Culture in Roman Society*. Leiden – Boston, Brill, 2018. 1 vol. broché, XII-118 p. (BRILL RESEARCH PERSPECTIVES – ANCIENT HISTORY, 1). Prix : 70 €. ISBN 978-90-04-36894-1.

La collection *Brill Research Perspectives* a pour objectif de publier de longs articles, validés par un processus de *peer-review*, qui présentent un état de la recherche. La publication se fait au format papier et en ligne, ce qui permet aux auteurs d’actualiser leur bibliographie et leur analyse. Au sein de la collection, ce volume est le premier de la série *Ancient History* qui englobera l’ensemble du monde gréco-romain, de la Méditerranée à l’Europe et jusqu’au Proche-Orient, entre Âge du Bronze et Antiquité tardive. Disons d’emblée qu’il est difficile de rendre compte de l’ouvrage puisque ce fascicule, selon la ligne éditoriale, constitue lui-même une étude historiographique. D. Rogers inscrit son travail dans la lignée d’autres volumes consacrés à l’eau dans le monde antique (R. Tölle-Kastenbein, A. Malissard, B. A. Robinson, H. Fahlbusch) et définit (p. 3-4) la « culture de l’eau » qu’il entend étudier comme « un ensemble de pratiques qui expriment et façonnent la perception de la place d’une société dans l’ordre naturel, par rapport aux autres sociétés et à ses propres membres ». Les sections de l’ouvrage traitent successivement des sources écrites – littéraires et juridiques –, des sources archéologiques, des tendances et des diversités régionales, avant de conclure et de défendre la nécessaire approche holistique qui s’est développée récemment et doit être encouragée dans les études futures consacrées à l’eau. En se fondant sur les sources littéraires (Vitruve, Sénèque, Pline l’Ancien, Frontin), D. Rogers rappelle ce que les Romains considéraient comme une eau « bonne » ou « mauvaise » et les connaissances qu’ils avaient sur les propriétés physiques, techniques et thérapeutiques des eaux. Un autre aspect intéresse la gestion de l’eau. Après un rappel des méthodes employées et des débats modernes sur la question de la gestion des ressources hydrauliques, D. Rogers mentionne deux administrateurs essentiels : le responsable du Tibre et plus tard des égouts de Rome, et le *curator aquarum* qui gérait la distribution de l’eau dans la ville. La discussion rappelle les fonctions de ce dernier et les problèmes d’interprétation soulevés par l’ouvrage du plus célèbre d’entre eux, Frontin. Le *De Aquaeductu* a été considéré comme une œuvre littéraire (A. Saastamoinen), un traité incomplet (C. Bruun), un discours au Sénat (J. DeLaine) et même un panégyrique de l’empereur ou de Frontin lui-même (H. B. Evans). L’archéologie et l’épigraphie ont complété ces données par

la découverte de tuyaux et l'étude des estampilles, même si Rome et quelques villes de la péninsule italique sont surreprésentées dans ce domaine. La législation, existante depuis la préhistoire pour ce qui concerne l'eau, distinguait dans le monde romain des droits de l'eau publics ou privés, déterminés par le lien avec le terrain où se trouvait l'eau. La gestion était effectuée dans les campagnes par des coopératives (ainsi à Lamasba, Numidie) ou selon des servitudes, en ville par l'attribution de concessions pour obtenir l'eau courante à domicile. Si le problème de l'acquisition ou de l'expropriation, par l'État, des terrains pour la construction des aqueducs est abordé, on aurait souhaité une référence à P. Leveau et J.-L. Paillet, *L'alimentation en eau de Caesarea de Maurétanie et l'aqueduc de Cherchel*, Paris, 1976, qui ont très tôt abordé cette question. D. Rogers évoque les divers domaines qui ont concouru à l'examen des découvertes archéologiques ainsi que les groupements de chercheurs (*Cura aquarum*, *Frontinus Gesellschaft*) et les projets sur financement (Hydromed) directement tournés vers la thématique de l'hydraulique antique. À partir des années 1980, le domaine de l'ingénierie romaine a fait l'objet d'études diachroniques et comparatives, puis d'autres incluant les aspects sociaux et économiques. L'intérêt a été grandissant pour les aspects utilitaires (A. Wilson, A.-O. Koloski-Ostrow) et techniques (Ö. Wikander, J. P. Oleson). Les travaux actuels intègrent les analyses archéométriques, en particulier des dépôts carbonatés des conduits d'aqueducs (C. Passchier, G. Sürmelihindi). De plus, on assiste à une mise en contexte des aqueducs avec les autres monuments des eaux (J. Richard, E. Giorgi). Autant d'études pluridisciplinaires et diachroniques que D. Rogers souhaite voir poursuivies, en insistant sur les implications socio-économiques des aqueducs. Dans le domaine du bain romain, les discussions se sont orientées sur l'aspect « hygiénique » des installations, qui a été nuancé. L'importance des bains grecs a été révélée récemment (Balnéorient) après les recherches fondatrices de R. Ginouvès. Une des tendances actuelles est l'étude des bains sur la longue durée, avec un intérêt pour l'évolution des pratiques, y compris jusqu'au temps présent. Le grand travail de ces deux dernières décennies concerne cependant l'évacuation des eaux et l'assainissement. Après un article fondateur d'A. Scobie, une étude des latrines par R. Neudecker, le sujet de la propreté et des installations de latrines a bénéficié des travaux de G. Jansen et A.-O. Koloski-Ostrow. Il faudrait ajouter à ce panorama deux travaux récents d'A. Bouet, *Les latrines dans les provinces gauloises, germaniques et alpines*, Paris, 2009, et S. Hoss (Ed.), *Latrinae: Roman Toilets in the Northwestern Provinces of the Roman Empire*, Oxford, 2017. Les jeux d'eau, parmi lesquels les fontaines, ont également fait l'objet d'analyses renouvelées : après les études monographiques et typologiques, une plus grande attention est portée au contexte, aussi bien domestique (H. Dessales) qu'urbain (S. Augusta-Boularot, J. Richard). Un intérêt grandissant pour les études sur les sens et le ressenti dans l'Antiquité se développe désormais, et D. Rogers aborde lui-même la question dans ses autres travaux. Dans une perspective diachronique, une section traite de l'eau dans l'Antiquité tardive : les travaux se sont multipliés récemment (E. Giorgi, J. Pickett, I. Jacobs et J. Richard) mais l'intérêt reste porté sur Constantinople et l'Orient. Les investigations méritent d'être poursuivies, en accordant une attention particulière aux Codes théodosien et justinien pour les informations qu'ils fournissent sur la gestion de l'eau. À l'échelle régionale, il est souligné que les distinctions repérables dans l'usage et la consommation de l'eau

doivent être associées aux diverses conditions climatiques et aux pratiques locales. Dans une dernière section, D. Rogers reprend l'ensemble des aspects abordés dans une vision holistique, transversale. La capacité à capter l'eau et à la conduire, la distribuer, la concéder, la donner en spectacle a été, pour les Romains, synonyme de pouvoir et de domination. À propos d'une fontaine, l'inscription *CIL VIII, 2631* (p. 72) provient de Lambèse et non d'Urbino : les deux édiles ne restaurent pas un *saliens* mais un *lacus* dans lequel l'eau avait cessé de couler (*cessaverit ut saliret*) depuis quatre années. Il faut aussi percevoir l'expérience culturelle partagée de l'eau, dans le contexte religieux, comme élément naturel du paysage (selon la notion de « *waterscape* » développée par A. Rogers) et dans le domaine des plaisirs associés aux cinq sens dont les sources littéraires aussi bien que les vestiges archéologiques se font l'écho. D. Rogers défend l'importance de l'eau comme grille de lecture de la vie romaine dans tous les domaines, économique, politique, culturel et sociétal, et l'on souscrit volontiers à sa réflexion. L'ouvrage s'adresse tant aux étudiants à partir du Master qu'aux chercheurs qui souhaitent engager un travail sur le thème de l'eau à l'époque romaine et recherchent une étude introductive. La force de ce travail est l'approche globale d'une « *water culture* » et non pas seulement des aspects techniques de la question de l'eau dans l'Antiquité. Grâce à son remarquable effort de synthèse, D. Rogers offre en 80 pages d'analyse une vision très générale mais complète du sujet.

Nicolas LAMARE

Marco VITALE, *Das Imperium in Wort und Bild. Römische Darstellungsformen beherrschter Gebiete in Inschriftenmonumenten, Münzprägungen und Literatur*. Stuttgart, Franz Steiner Verlag, 2017. 1 vol. relié, 374 p., 185 fig. n./b. (HISTORIA EINZELSCHRIFTEN, 246). Prix : 68 €. ISBN 978-3-515-11554-4.

Spécialiste du culte impérial dans l'Orient romain et auteur de plusieurs contributions concernant les représentations et le statut des provinces orientales, Marco Vitale publie ici sa thèse d'habilitation en histoire ancienne soutenue en 2016 à l'Université de Zurich. Il y explore dans le détail l'évolution de la représentation figurée des peuples vaincus et des territoires conquis, de l'époque républicaine au milieu du ^v^e s., sur base des sources écrites et iconographiques, par l'entremise d'une contextualisation poussée des cadres – historique, juridique, institutionnel, politique, symbolique... – dans lesquels ces images sont apparues. En découle une synthèse particulièrement riche et très documentée témoignant de processus multiples, plus polysémiques qu'il n'y paraissait peut-être à première vue. Après les prolégomènes d'usage (partie 1, p. 13-48) dans lesquels l'auteur tord le cou à quelques idées reçues (e.g. l'image n'est pas *a priori* destinée aux illettrés, les personnifications de provinces sont féminines parce que le genre des provinces est grammaticalement féminin...), M. Vitale explore en parallèle l'évolution des codes de représentation et des définitions juridiques romaines des espaces conquis (partie 2, p. 49-181). Cette évolution témoigne d'un glissement progressif des discours, de la mise en scène de la victoire républicaine à celle de la soumission puis de l'intégration à l'édifice impérial (époque antonine), parallèlement à la substitution aux *gentes/nationes* vaincues, des représentations de provinces, progressivement introduites comme personnifications.